

Montserrat

d'Emmanuel ROBLES



COMEDIE DE L'EST

Hommes libres qui mourez en ce moment et dont nous ne savons même pas le nom...

Hommes libres qui mourez seuls à l'aube entre des murs nus et livides...

Hommes libres qui mourez sans ami et sans prêtre, vos pauvres yeux encore pleins de la douce maison familière...

Hommes libres qui, au dernier pas que vous faites entre la prison et la fosse, sentez refroidir sur vos épaules la sueur d'une nuit d'agonie...

Hommes libres qui mourez le défi à la bouche ; et vous aussi qui mourez en pleurant - vous, oh ! vous, qui vous demandez amèrement si vous ne mourez pas en vain, - le soupir qui s'échappe de vos poitrines crevées par les balles n'est entendu de personne, mais ce faible souffle est celui de l'Esprit.

Georges BERNANOS

(Extrait de «Lettres aux Anglais»)



(Photo Veilhan)

«Peut-on tuer des innocents ?

— Non.

— Mais ils deviendront plus tard des adversaires !

— Je dis que ce n'est pas permis, quoi qu'en disent les militaires».

François de VITORIA*

* Jésuite espagnol, l'un des plus grands théologiens de la chrétienté, professeur à l'université de Salamanque dans la première moitié du 16^e siècle.

EMMANUEL ROBLES est né le 4 mai 1914 à Oran d'une famille ouvrière. Reçu à l'Ecole Normale d'Alger, cette ville le retient et il s'y fixera un peu plus tard. Il obtient de faire son service militaire à Blida puis à Alger où il se lie aux jeunes écrivains groupés autour du libraire-éditeur Edmond Charlot: Albert Camus, René-Jean Clôt, et Max-Pol Fouchet. Il s'inscrit à la Faculté de Lettres pour préparer une licence d'espagnol tout en collaborant à «Alger Républicain», dont Albert Camus est rédacteur en chef.

La guerre oblige Roblès à cesser ses études et il devient interprète auxiliaire de l'armée, puis officier interprète jusqu'à ce que le général Bouscat, commandant l'Air en Afrique du Nord, le nomme correspondant de guerre en 1943. Il visite à ce titre la Corse, la Sardaigne, l'Italie du Nord et des îles de l'Adriatique occupées par les Allemands.

Cette période est pour lui très mouvementée et lui vaut, en particulier, les émotions fortes de plusieurs accidents d'avion.

Démobilisé, il s'efforce de vivre de sa plume à Paris et collabore à divers quotidiens et hebdomadaires. Repris par la nostalgie d'Alger, il y retourne en 1947 et fonde une revue littéraire, «Forge», qui demeure la première tentative sérieuse de synthèse franco-africaine. Parmi les signatures de collaborateurs, on trouve en particulier celles de Mohammed Dib, Yacine Kateb, Jean Sénac, Ahmed Séfrioui, Malek Ouary, etc.

Durant cette année 1947, et sous le coup de l'émotion soulevée par les événements de mai 1945 en Algérie, il écrit **Les hauteurs de la ville**, roman qui obtient le Prix Fémina l'année suivante. Il écrit également sa première pièce **Montserrat**. L'œuvre, créée le même jour à Alger et à Paris (Théâtre Montparnasse) a été traduite à ce jour en une 20^e de langues dont le chinois, le finlandais, l'israélien, l'afrikan, le serbe, l'arabe classique et maghrébin, le japonais et le yiddisch. **Montserrat** reçoit en juin 1948, le Prix du Portique, réservé cette année-là à un dramaturge.

Parallèlement à sa création littéraire, Roblès voyage beaucoup. Il avait déjà visité avant la guerre l'U.R.S.S., l'Indochine et la Chine du Sud. De son séjour au Mexique en 1954, il a rapporté le thème de son roman **Les couteaux**, et de son voyage au Japon en 1957, celui de son récit **L'Homme d'Avril**. Dans les années suivantes, Roblès a fait jouer une autre pièce **La Vérité est morte** à la Comédie Française, et a publié deux romans: **Cela s'appelle l'aurore**, et **Le Vésuve**. (De **Cela s'appelle l'aurore**, Luis Bunuel a tiré un film avec Lucia Bose et Gorges Marchal pour principaux acteurs). Il s'est passionné pour l'activité d'une compagnie théâtrale d'amateurs, «Le Théâtre de la Rue», dont il a été l'un des fondateurs. Pour cette compagnie, il écrit spécialement une farce intitulée **Porfirio**. Il vient de terminer une pièce en 4 actes **Plaidoyer pour un rebelle**, qui sera prochainement créée par la télévision allemande.



(Photo X)

M O N T S E R R A T

EMMANUEL ROBLES

L'Auteur aurait pu situer le sujet de cette pièce dans l'Antiquité romaine, l'Espagne de Philippe II, la France de l'Occupation, etc... Il a d'ailleurs longtemps hésité. Ce qui a décidé son choix pour l'époque de l'Indépendance sud-américaine, c'est simplement que certains travaux sur l'histoire des jeunes républiques latines, menés parallèlement, le tenaient déjà, comme on dit, dans l'atmosphère.

On ne doit pas, pour autant, considérer tous les faits groupés autour du sujet essentiel comme rigoureusement conformes à la vérité historique. L'auteur s'est moins soucié de respecter cette vérité historique que de rendre perceptible ce que son thème a d'universel.

Ce qui demeure cependant authentique, c'est la sauvagerie de la répression espagnole. Mentionnons, par exemple, que le vrai Moralès se plaisait à faire écarteler ses prisonniers; qu'Antonanzas se réservait le plaisir d'éventrer les femmes enceintes et envoyait à ses amis des caisses remplies de mains coupées; que le véritable Zuazola jouait à crever les yeux de ses ennemis à coups de lancette et que le moine Eusebio de Coronil préconisait que l'on exterminât tous les Vénézuéliens âgés de plus de sept ans.

«Les bourreaux de métier ne suffisaient plus, écrit M. Michel Vaucaire, historien de Bolivar. Il se commettait de telles atrocités que des Espagnols de l'entourage de Monteverde en furent eux-mêmes écoeurés. Mais on punissait des rebelles et il fallait dégoûter à jamais un peuple de la révolution».

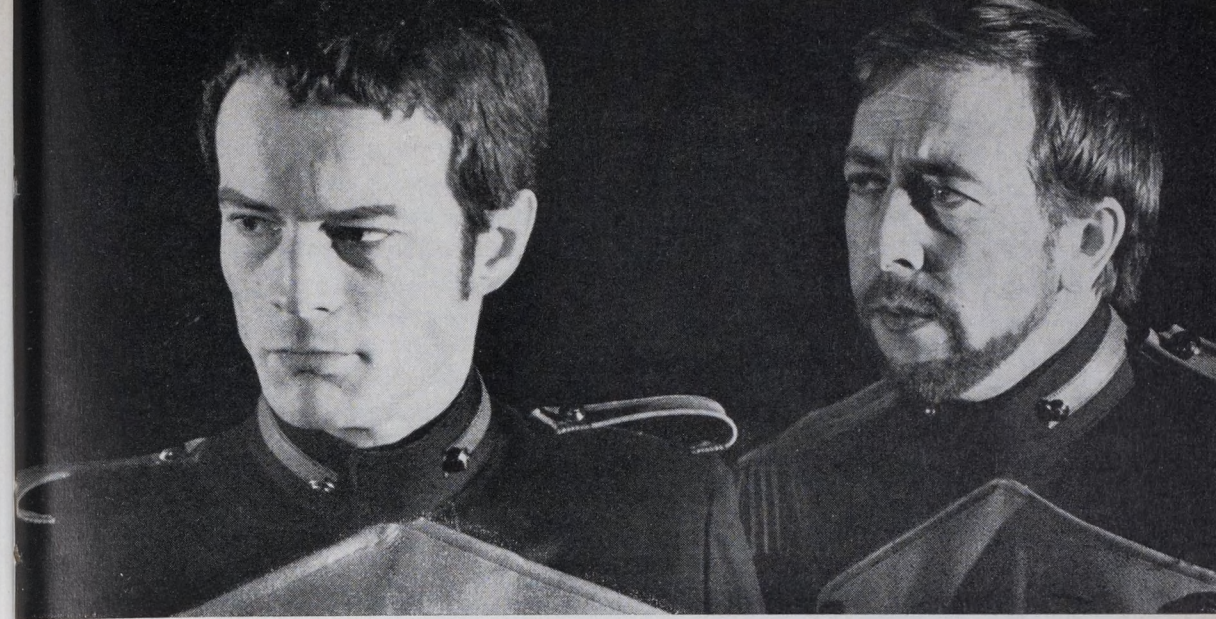
Comme cette cruauté, ces massacres ne sont pas spécifiquement de l'époque bolivarienne, que depuis des siècles et sur toute la surface du monde la même douleur a fait hurler des hommes — sur les croix où agonisaient les derniers compagnons de Spartacus, sur les chevalets des Inquisiteurs du siècle noir ou dans les modernes officines à torturer — on a compris que l'auteur n'a voulu emprunter à l'Histoire qu'un prétexte, un décor, une couleur...

Juillet 1812. Le chef vénézuélien Miranda a été battu et capturé dans une suprême bataille, le 11 juillet, par le capitaine général espagnol Monte-Verde. Simon Bolivar, lieutenant de Miranda, est en fuite. Caché par des patriotes, il a pu, jusqu'ici, échapper aux recherches. Les Espagnols occupent les trois quarts du pays. La répression est terrible. Massacres et pillages se succèdent.

MONTSERRAT OU LA CHANCE DE L'HOMME



(Photo Veilhan)



(Photo Veilhan)

Je sais maintenant pourquoi cette pièce, tendue et dure comme la corde d'un arc, l'emporte en signification sur tant d'autres de sujet comparable. C'est que l'élément politique n'y est valorisé qu'en fonction des fins ultimes de l'homme, et qu'il retrouve, de ce fait, la dignité qu'il se doit d'avoir. Et ce n'est pas tellement l'héroïsme de Montserrat qui porte en lui le « message » de l'œuvre que la relation incessante Izquierdo-Montserrat, la confrontation nécessairement définitive de ces deux univers : celui de l'espérance et celui du désespoir ; celui de la défaite absolue et celui de la victoire invisible, la défaite, étant, certes, du côté de la force et du bourreau, comme on voit à chaque heure importante de l'Histoire.

« Tu as cru sincèrement jusqu'ici que ta femme valait plus que ta vie. » Izquierdo sait bien, en effet, que pour le marchand Salas Ina l'essentiel est dans ce « plus », et que c'est aussi l'essentiel pour Luhan le potier, pour Salcedo le comédien. Car si quelque chose vaut plus que la vie, alors il faut éventuellement accepter de périr pour que ce soit sauvé. Mais si cette chose, ou cet être, n'existent que par rapport à soi, et à notre temps de vivre ? Alors il faut d'abord survivre ; tout se passe comme si notre existence était la fin dernière de nos actes, et la mort ne peut être envisagée qu'avec un extrême désespoir — d'où viennent pour l'éviter toutes lâchetés, et, en fin de compte, notre propre consentement aux esclavages offerts.

On n'échappe guère à cette logique, qui, en vérité, n'est point neuve, mais qui, lorsqu'on y songe bien (et qu'on ne se satisfait pas d'une morne indifférence), concerne chacun de nous, aujourd'hui, de la plus lancinante manière. C'est bien la question clef de cette tragédie : Qu'est-ce qui vaut plus que sa propre vie ? C'est demander où réside l'espoir et il n'est guère d'autre interrogation possible, dès qu'apparaît la mort.

Ricardo et Montserrat répondent catégoriquement : l'espoir est la chance des autres, c'est-à-dire celle de l'homme, coûte que coûte préservée. Et c'est cela qu'Izquierdo, installé dans le monde vide de son propre désespoir, ne saurait pardonner. « L'espoir ! tu n'as que ça dans la tête ! » Voilà bien le grief inexpiable. Mais qui donc s'y tromperait ? Izquierdo envie de tout son être, pour cela même, Montserrat, comme il envie Ricardo « le seul qui estime que mourir aujourd'hui est utile à une cause qui dépasse en valeur sa vie » ; et il les doit tuer l'un et l'autre, sous peine de reconnaître sa propre impuissance, et de se condamner lui-même à mort.

Tel est le vrai visage de l'opresseur : non de force, mais de peur, et la pire de toutes puisqu'elle exige, pour conjurer sa solitude, d'autres peurs semblables, et qu'elle s'accompagne ainsi d'un besoin de mépris, d'un incoercible désir d'humilier chez les autres cette dignité humaine dont on a soi-même perdu tout vestige.

Le dialogue final d'Izquierdo et de Montserrat, qui est le dialogue immuable du bourreau et de sa victime, et dont nous connaissons désormais si bien les phases, ne fait que mettre en œuvre ces grandeurs et ces hontes. Il faut, par n'importe quel moyen, par n'importe quelle torture, qu'apparaisse ne fût-ce qu'un instant aux yeux du « maître » provisoire une égalité secrète, une complicité sans gloire, dans la négation, le désespoir et la certitude du néant. Il faut qu'Izquierdo fasse expirer à tous ceux qui croient en l'homme, sa terreur panique de Sierra Chavaniz, ce moment où, enseveli dans le sable par les insurgés, il ne ressentait plus que sa peur, et n'entendait que « ces rires qui remplissaient le ciel vide ». Intolérable « joie des autres » à laquelle songe, exclusivement, avant de mourir Montserrat... Le marchand, le potier et l'acteur ont été bafoués en vain : toute torture ne prouve, en définitive, que l'échec irrémédiable du bourreau.



La chance de l'homme se rencontre en cette heure implacable où Izquierdo se rend totalement compte qu'il massacre et torture non point pour la chrétienté et l'Espagne, mais pour conjurer son propre désarroi et ses épouvantes ; où Juan Salcedo découvre l'abîme qui sépare son personnage imaginaire de son être véritable ; où le marchand terrifié offre sa femme à son bourreau. Car ce n'est que dans cette complète lumière que s'impose le choix le plus simple, qui est de décider si l'on est pour ou contre la valeur de l'homme, pour ou contre l'honneur de vivre.

Les arguments d'Izquierdo, nous les lirons, nous les entendrons tant de fois encore ! « Crois-tu que ce soit vraiment si important, la liberté, pour quelques millions d'Indiens à demi abrutis et de nègres pouilleux ? Pour ce qu'ils en feraient, de leur liberté ! »



Les effets d'un tel mépris sont affreusement semblables à travers les temps et les lieux. Ceux qui admettent en 1812 que soient torturés les Vénézuéliens ont pour postérité les bourreaux de Guernica et de Buchenwald ; ils ont eu des disciples, à dire vrai, dans la plupart des nations « civilisées »...

Mais c'est à l'heure où deviennent par trop encombrants quelques centaines de milliers de cadavres, où nul ne peut plus masquer les ruines amoncelées des « ratissages », les témoignages irréfutables des victimes survivantes, qu'il reste toujours un Izquierdo pour invoquer encore l'obéissance au Prince, un Coronil pour alléguer la gloire de Dieu et de son Eglise. Il serait vain d'en appeler à leur conscience : ils en ont depuis longtemps consenti le sacrifice.

Ils ne peuvent cependant tenir devant la colère des peuples, ni devant leurs propres épouvantes. La chance de l'homme, qui s'appelle Espoir, et qui leur est intolérable, ne se peut donner libre cours qu'après consommation de leur inévitable défaite.

Il se trouve toujours un Montserrat pour prendre en mains cette chance, et rassembler autour d'elle les armes de la Liberté.

GEORGES-ALBERT ASTRE

MONTSERRAT, officier espagnol,

Claude BAREY

IZQUERDO,
premier lieutenant du capitaine général Monteverde,

Claude PETITPIERRE

LE PERE CORONIL,
moine capucin, chapelain de Monteverde,

Alain MERGNAT

ZUAZOLA, MORALES, officiers espagnols,

Jean-Michel JUNG, Albert MATHIEU

LA MERE,

Georgette LACHAT

ELENA,

Manie BARTHOD

JUAN SALCEDO, le Comédien,

Oreste GANAKIS

SALAS INA, le Marchand,

Jean TURLIER

ARNAL LUHAN, le Potier,

Jean MERMET

RICARDO,

Michel BERTHELOT

LES GARDES,

Nicolas HUTCHINSON, Raymond BURGER,

Charles MATZ

Les trois actes se passent dans la salle de garde de la capitainerie générale, à Valencia du Vénézuéla.

Direction de scène Michel VEILHAN

Régie Jean-Michel JUNG

Assistant à la mise en scène Nicolas HUTCHINSON

Eclairages : Raymond BURGER — Machiniste : Charles MATZ

La première de ce spectacle, 3.593ème représentation de la COMEDIE DE L'EST a eu lieu le 5 Janvier 1965 au Théâtre Municipal de Colmar.

Programme réalisé par Didier Béraud

MISE EN SCÈNE DE TIBOR EGERVARI

● Construction des décors :

André Philippon, Charles Matz,
Gérard Vix, André Wimmer,
André Riemer

● Peinture des décors et réalisation des accessoires :

Rolph Dietz, Gérard Weydmann

DÉCOR ET COSTUMES DE MARIE-HÉLÈNE BUTEL

● Réalisation des costumes :

Nicole Galerne, Raymond et
Carmen Bleger, Annie Kern,
Marie-Louise Hecker

● Coiffes : Madame Vogue

● Postiches : R. Kayser

Les
otages
sont
parmi nous
par
Morvan
Lebesque

Car enfin, pour barbare que soit la constitution d'otages, la partie «civilisée» de l'univers l'a inventée bien avant les noirs de Stanleyville. Et a usé jusqu'à la corde tous les moyens d'en tirer parti, y compris le plus infâme, le choc en retour moral soigneusement calculé. De cela, un exemple classique, celui des otages de la Commune. Ils étaient soixante arrêtés au hasard, archevêque, curés, banquiers et flics. La Commune proposa à Thiers de les échanger contre Blanqui. Soixante contre un: le marché était si avantageux qu'à Versailles et à Paris on ne douta pas de sa conclusion. Mais c'était mal connaître Thiers qui raisonna en politique: accepter et échanger signifiait empêcher la Commune de commettre un acte qui la discréditerait. Il refusa donc et l'exécution des otages — effectuée d'ailleurs à l'insu des responsables les plus clairvoyants — provoqua une telle indignation qu'elle entraîna la répression massive: non plus un, ni soixante, mais trente mille communards massacrés par Gallifet. Or, je ne serais nullement étonné si dans l'entourage de M. Tschombé il existait en ce moment quelques suaves politiciens moins soucieux de délivrer les otages que de les abandonner à leurs bourreaux afin de justifier les bourreaux de ces bourreaux. De quoi je ne saurais les blâmer: l'excellent M. Thiers possède encore sa rue dans toutes les villes de France.

HYPOCRITES, vous êtes priés de ne pas triturer cet article en me faisant écrire ce que je n'écris pas. Il n'est pas de cri assez terrible contre la constitution d'otages: ces hommes, ces femmes, ces enfants dont la vie tient à un marché douteux, ces innocents sous le couteau. Mais justement parce que cette situation est la barbarie même, je voudrais qu'elle suscite une réflexion totale. Car, ô civilisés! les sauvages de Stanleyville ont des comptes à demander à votre civilisation. Vous les avez vus à la télé captifs eux-mêmes, torturés, abattus comme des chiens, liés à des bâtons la tête en bas comme du gibier, et je ne sache pas que vous ayez appelé à leur secours les bons offices de la Croix-Rouge. Vous avez vu les avions de guerre civilisés pilonner leurs villages et brûler leur brousse au napalm, et je ne sache pas que votre humanisme s'en soit ému. Certes, vous m'entendez bien: je me méfie de ces progressistes cannibales autant que de M. Tschombé, cette espèce de Franco noir, et de sa racaille mercenaire, écume des guerres colonialistes: on me fera difficilement croire que la civilisation trouve au Congo sa terre d'élection. Mais le pire serait qu'un de ces «sauvages» de Stanleyville, au moment de payer de sa vie le meurtre des otages, ait le droit de vous regarder en face et de vous dire: Et vous? Et vous, les Blancs, les sages, les évolués, les civilisés, avez-vous la conscience pure?

«Depuis des siècles et sur toute la surface du monde, la même douleur a fait hurler des hommes...»

Ces mots, empruntés à la préface d'Emmanuel Roblès, pourraient aussi servir d'exergue à l'article que Morvan Lebesque vient d'écrire, à propos des événements de Stanleyville et de ceux moins récents de la Commune de Paris, dans le «Canard Enchaîné» du 25 novembre 1964. Nous en donnons ci-contre un large extrait.

Nous le faisons suivre avec intention de plusieurs passages de l'ouvrage que l'écrivain alsacien Alexandre Weill a consacré à la Guerre des paysans. Trouver une résonnance au drame Vénézuélien de Montserrat dans l'un des conflits qui ensanglantèrent les pays rhénans nous importait d'autant plus qu'Emmanuel Roblès a lui-même écrit qu'il n'empruntait à l'Histoire «qu'un prétexte, un décor, une couleur».

Ce prétexte, ce décor, cette couleur nous avons voulu les rapprocher de nous en évoquant les atrocités, les grandeurs, les héros d'une des pages les plus rudes et les plus belles de notre histoire régionale.

MAIS Jacquet et sa horde étaient déjà dans l'église où ils firent un carnage horrible. Là tombèrent sous les premiers coups Sébastien d'Ow, Eberhard Sturmfeder, Rodolphe d'Eltershofen, et une vingtaine de bourgeois... Tous les lansquenets, au nombre de quarante furent assommés. Quelques-uns s'étant réfugiés dans les caveaux, on y pénétra et on les tua sur les cercueils...

— Vengeance! s'écria Jacquet, vengeance pour nos frères tombés à Wurzach et à Leipzig! Point de quartier, il faut qu'ils meurent tous! Un coup d'arquebuse atteignit le chancelier à la gorge; il tomba à la renverse. Dans ce moment, un paysan monta à la galerie, le prit et le précipita dans le cimetière. Il n'était pas encore mort; on l'acheva à coup de crosses. D'autres chevaliers partagèrent son sort; ils furent forcés de sauter du haut de l'église dans le cimetière où ils furent reçus sur les lances des paysans. Un lansquenet essaya deux fois de sau-

ter en prenant son élan, mais s'arrêtant toujours à la rampe: — Eh bien! lui fit-on, qu'as-tu donc? — C'est que, voyez-vous, reprit-il, ce n'est pas malin, cela, de sauter du haut en bas; on se laisse tomber, voilà tout, je suis danseur de mon état. Si vous voulez me permettre de descendre par l'escalier, j'essaierai bien de sauter de bas en haut. — Ce mot lui sauva la vie.

.....
Au petit jour donc, pendant que l'armée harassée de fatigue, brisée de débauches, dormait profondément, Jacquet fit sortir les prisonniers de la cour du moulin pour être conduits sur la prairie... On les conduisit dans un cercle pour leur lire le jugement conçu en ces termes: «il faut mourir!» On résolut de les faire périr par un supplice barbare appelé la chasse aux lances — Lanzenjagen — C'était un châtement réservé aux militaires qui avaient forfait à l'honneur; les soldats se rangent en formant une haie étroite, la lance en arrêt;



le condamné, forcé d'avancer à travers cette haie, est atteint par plusieurs coups de lance à la fois et arrive rarement au milieu sans tomber...

— Attends, s'écria Melchior Nonnenmacher, ancien musicien du Comte, pendant des années je t'ai fait de la musique de table. Je connais ton air favori; eh bien, je te l'ai réservé pour cette dernière danse.

La Comtesse, sur l'ordre de Jacquet, fut soutenue par deux hommes, afin qu'elle vit mourir son mari. Au troisième pas le Comte tomba percé de plus de vingt coups de lance.

A cette vue la Comtesse poussa un cri si terrible que Jacquet lui-même en fut ému un instant — ... — La Sorcière Hofman, d'un coutelas béni, éventa le cadavre du Comte pour lui enlever la graisse, qu'elle employa à oindre les lances de sa horde et à graisser ses propres souliers. Tous les autres prisonniers partagèrent le sort du Comte... La fureur de la horde allait toujours croissant, de manière que pas un ne leur échappa, à l'exception de la malheureuse Comtesse et de son enfant blessé. On la dépouilla de ses bijoux et de sa toilette de Comtesse, et après l'avoir habillée en mendicante, on fit venir un chariot chargé de fumier, attelé d'un bœuf, et on la posa dessus pour être conduite à Heilbronn.

— Tu est entrée à Weinsberg, lui dit Jacquet, sur une voiture d'or; tu en sors sur un chariot de fumier. Raconte cela à l'Empereur et salue-le de ma part.

P A R M I les vainqueurs, l'homme le plus cruel fut le parricide Margrave Casimir. Il voyageait d'un village à l'autre avec des gibets ambulants. Sans perdre son temps à choisir, il faisait d'ordinaire saisir les cent premiers paysans venus du village, en faisait décapiter ou aveugler une vingtaine, et coupait les poings aux autres. La peine cruelle et monstrueuse de l'aveuglement fut notamment exécutée sur cinquante-neuf paysans de Kizingen, qui le prièrent, mais en vain, de les décapiter. « Vous avez juré, leur dit-il avec une ironie cruelle de ne plus regarder ma face; eh diantre! il faut tenir son serment. »

Les exécutions furent si fréquentes, qu'on y allait presque de gaieté de cœur.

Plusieurs paysans qui, s'ils étaient restés aux derniers rangs, auraient eu la vie sauve, se pressèrent dans le premier rang pour être décapités; d'autres s'étant échappés, les valets du bourreau saisirent les premiers venus, condamnés ou non, pour les remplacer. Un petit paysan qu'on conduisait à l'échafaud, s'écria: — Mon Dieu, il faut déjà mourir, et je ne me suis pas rassasié deux fois dans ma vie! Un autre, durant le trajet fatal, dit au bourreau: — Mais où voulez-vous donc que je mette mon chapeau quand je n'aurai plus de tête? — C'est vrai, répondit celui-ci; et il alla demander sa grâce qu'il obtint.

Les paysans de la Forêt-Noire, après une dernière tentative, s'étaient également dispersés. Un de leurs chefs, le prédicateur Hans Rebman, fut pris par le Comte Rudolph. Celui-ci lui fit crever les yeux avec une cuiller de fer, et fit remplir de paille les orbites.

Ayant fait 300 prisonniers, dont deux prédicateurs, et une centaine de femmes s'étant présentées pour réclamer, avec d'horribles hurlements, leurs maris innocents, les princes leur accordèrent la liberté de leurs maris, mais à condition qu'elles tueraient à coups de bâton, les deux prédicateurs. On vit alors un spectacle hideux et révoltant. Une cinquantaine de femmes, aboyant comme une meute de chiens, assommaient à coups de gourdins de houx deux malheureux prêtres, dont les morceaux de chair rebondissaient sur le pavé sanglant. Plusieurs prisonniers, le bourreau ayant refusé ses services, furent transportés sur le champ de bataille et enterrés vifs avec les morts, naguère encore leurs camarades.

La pauvre femme de Munzer, enceinte de quelques mois, fut livrée, traînée dans le camp des princes, et exposée à tous les outrages d'une soldatesque barbare et dégoûtante. Elle demanda une arme pour se tuer; pour toute réponse un soldat la renversa et la viola en présence de l'armée. Quand on la releva, elle était morte.

" L E jour, où j'ai déposé mon manteau de chevalier et mon épée dans la balance du peuple, je savais que la pièce que nous avions à jouer serait une sanglante tragédie. Or, il faut être logique en tout. Dès que nous nous arrêtons, nous sommes perdus. Une guerre comme celle dans laquelle nous nous trouvons ne doit avoir pour motif que des principes. Il ne faut pas faire la guerre aux personnes, mais aux privilèges. Jamais je ne me battrais pour ou contre tel chevalier, mais pour ou contre la chevalerie. Ce n'est pas pour les paysans que j'ai pris les armes, car personnellement ils ne valent pas les nobles, mais pour l'idée de la justice, de la liberté et de l'égalité.»

Florian GEYER
de Geyersberg

« Je vois avec douleur et désespoir que vous n'êtes pas dignes d'être libres. Mes amis, ceux qui ont toujours été autour de moi sauront se défendre et préféreront la mort à l'esclavage; mais je vois, hélas! que c'était folie de confier la défense de la liberté à des hommes qui n'ont pas la liberté intérieure. Vous savez tous que je me suis toujours effacé devant la cause de Dieu dont j'ai suivi les commandements en fidèle serviteur. Je suis venu pour défendre les pauvres et les opprimés contre les tyrans et les impies qui nagent dans le sang et dans la sueur du paysan; je suis venu pour venger le juste contre l'injuste. Dieu lui-même, dans la

Sainte-Ecriture, promet partout la victoire au juste contre les impies. Ah! vous voulez la paix: c'est l'esclavage c'est le triomphe des scélérats sur les serviteurs de Dieu, c'est la victoire de la chair sur l'esprit, c'est la jubilation du Diable contre Dieu.

Et si les ennemis vous font des propositions de paix, c'est qu'ils n'ont pas le courage de vous attaquer. Ils sont plus nombreux que vous. Qu'importe! Gédéon, David et Jathas ont vaincu des armées entières avec moins de combattants que vous. Il ne s'agit que de combattre. N'écoutez pas la voix de la chair, c'est la voix du Diable. Ne craignez pas les canons; qu'est-ce qu'un canon à côté de la parole de Dieu? Je les intercepterai tous avec les manches de mon manteau.»

Thomas MUNZER

Munzer fut reconnu et livré aux princes par le Comte Otto. La première question de ceux-ci fut:

— Pourquoi as-tu séduit le pauvre peuple?

— Fauvre peuple! reprit-il, ce mot est un affront de plus dans votre bouche. J'ai sacrifié des hommes pour l'humanité, vous les sacrifiez pour la tyrannie et le malheur; j'ai excité des paysans contre vous, parce que vous êtes contre Dieu et que vous ne méritez pas de vivre. Les paysans ont été vaincus, mais cela ne prouve pas que vous soyez dignes d'être vainqueurs, cela prouve seulement que les paysans ne méritent pas encore d'être libres.

ORADOUR - SUR - GLANE - SAINT-VICTURNIEN. — Un service sera célébré, le 12 octobre, à dix heures, à Saint-Victurnien, pour le repos de l'âme de
Monsieur François LAMAUD
Monsieur Jean LAMAUD
Madame Jean LAMAUD
et leur petite fille Marie-Thérèse
Madame Marthe BRANDY
et son fils François
Maurice et Maréelle ROBY
du Repaire
Lucie, Roger, Robert, leurs trois domestiques, de l'Assistance Publique
tous brûlés le 10 juin à Oradour
DE LA PART DE M. ET MME PERRIN
Lamaud; M. et Mme Jean Roby;
M. Clavard, ses enfants, et toute la famille.



SIMON BOLIVAR

VENEZUELA

1806 - 1828

On ne doit pas, pour autant considérer tous les faits groupés autour du sujet essentiel comme rigoureusement conformes à la vérité historique. L'auteur s'est moins soucié de respecter cette vérité historique que de rendre perceptible ce que son thème à d'universel.

EMMANUEL ROBLES

C'est au Venezuela que commence en 1806 la grande lutte qui devait assurer en vingt ans l'émancipation des colonies espagnoles.

Né à Caracas, soldat dans les armées de l'Espagne, puis général au service de la Révolution française, Miranda est immortalisé sur l'Arc de Triomphe à Paris : son nom y est gravé en souvenir de la victoire de Valmy à laquelle il prit part. A l'époque d'Iéna, Miranda tente un premier débarquement sur la côte vénézuélienne avec l'aide des Anglais; il réussit à prendre pied à Coro, mais doit bientôt se rembarquer.

Il n'aura pas pu voir longtemps flotter sur la terre natale le drapeau de la grande Colombie : le bleu de la mer séparant le sang de l'Espagne de l'or du Nouveau Monde! Quatre ans plus tard, en 1810, le cabildo (conseil municipal) de Caracas, profitant des difficultés de la métropole aux prises avec les armées de Napoléon, se proclame « Junte exécutive » et rappelle Miranda.

Après son échec de Coro, le vieux chef âgé de

soixante ans se trouve à Londres où il essaie d'acquérir des appuis : il veut émanciper l'Amérique! Le jeune Bolivar, chargé de mission par la Junte, lui apporte l'appel du cabildo de Caracas et le presse de le suivre. Miranda n'hésite pas et s'embarque avec son jeune compagnon dont il fait son lieutenant.

Déjà la domination espagnole craque de partout et des juntas plus ou moins indépendantes se constituent à Bogota, à Santiago du Chili, à Mexico.

Mais la partie n'est pas jouée, et les royalistes réagissent vivement. Miranda les repousse et les poursuit rudement. En 1811, accompagné de Bolivar dont l'étoile monte au ciel d'Amérique, il proclame l'indépendance du Venezuela et fait voter par le Congrès une Constitution nationale.

Précaire victoire. Les Espagnols, commandés par un officier de marine entreprenant, Monteverde, mènent la vie dure à l'armée républicaine. Le tremblement de terre du jeudi saint de 1812 fait des milliers de victimes à Caracas



et entame la foi des républicains dans le soutien divin. Alors Miranda prend le commandement de l'armée, et la popularité du vieux chef ranime le courage des insurgés : on a confiance en lui. Cependant la place de Puerto Cabello, clé de Caracas, confiée à Bolivar, capitule après un siège très court. Miranda ne parvient pas à rétablir la situation : il doit négocier, et Monteverde entre à Caracas. Le général vaincu s'appête à fuir; mais ses compagnons d'armes le livrent aux Espagnols qui l'envoient mourir dans une geôle d'Espagne.

Bolivar, lui, a pu s'échapper. Il parvient à Carthagène, en Nouvelle-Grenade, et obtient un commandement. C'est en cette année 1813 que débute une longue série de campagnes sur un champ de bataille plus grand que l'Europe : la guerre devait durer jusqu'en 1824, date de la libération définitive de l'Amérique latine.

Cette fois, la partie est bien gagnée. Bolivar, devenu dictateur de la Colombie libérée, donne son nom à une nouvelle nation née de ses victoires, la Bolivie.

Mais le grand homme rêve d'unir les Etats nouveaux en une seule fédération. Il convoque en 1826, au congrès de Panama, les nations libérées. Hélas! aussitôt s'affrontent les particularismes nationaux. Bolivar ne trouve plus autour de lui qu'ingratitude et trahison. Le désordre règne. Le trésor est vide. De petits caudillos se taillent partout des principautés. La tentative d'assassinat à laquelle il échappe en 1828 décourage Bolivar : il ne parviendra pas à unifier l'Amérique latine. Ayant renoncé à occuper le premier poste de l'Etat dans cette Colombie qu'il a créée, il se prépare à repartir une fois de plus pour l'exil. Malade, il s'arrête à Santa Maria où il va mourir sans avoir revu son pays natal qui vient de proclamer sa sécession d'avec la Colombie. Avant de disparaître, Bolivar a eu la douleur d'apprendre la mort de son cher compagnon Sucre, assassiné par ses compagnons d'armes. Le Libertador meurt désenchanté : — J'ai labouré la mer.

Jean ULRIC - Venezuela
collection «Petite Planète».

SYNDICAT INTERCOMMUNAL

PRESIDENT: M. MULLER, Adjoint au Maire de Strasbourg. **VICE-PRESIDENTS:** MM. REY, Maire de Colmar; NORTH, Maire de Haguenau; CONRARD, Adjoint au Maire de Metz; DELTRULL, Adjoint au Maire de Mulhouse; MERCUZOT, Adjoint au Maire de Nancy. FROELIGER, Adjoint au Maire de Thionville. **SECRETARE:** M^e SCHREIBER, Conseiller Municipal de Colmar. **BUREAU:** MM. WENDLING, Conseiller Municipal de Haguenau; DURAND, Adjoint au Maire de Metz; FALCK, Adjoint au Maire de Mulhouse; HURIET, Adjoint au Maire de Nancy; HEITZ, Adjoint au Maire de Strasbourg; MEDOC, Conseiller Municipal de Thionville. **GERANT:** M. ZABER, Administrateur du Théâtre Municipal de Strasbourg.

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

Directeur Général: Hubert GIGNOUX

- ◆ **ADMINISTRATION:** Secrétaire Général: Didier BERAUD ● Administrateur: Raymond WIRTH ● Secrétaire Général adjoint: Louis COUSSEAU ● Chef du Secrétariat: Caroline SINGER ● Secrétariat: Odette PINTO - Monique PRIVAT - Paulette HECKER - Josiane SPRAUER ● Caissière: Geneviève UYTTERHAEGHE.
- ◆ **COMEDIENS:** Pierre ASSY - Claude BAREY - Manie BARTHOD - Michel BERTHELOT - Claudine BERTIER - Jacques BORN - Paul BRECHEISEN - Paul BRU - Claude CHEVANT - Denis FLEUROT - Claire FLOHR - Catherine FOURNET - Oreste GANAKIS - Danièle GAUTHIER - Hubert GIGNOUX - Jeanne GIRARD - Jean-Michel JUNG - Georgette LACHAT - Albert MATHIEU - Alain MERGNAT - Jean MERMET - Geneviève MNICH - Pierre ORMA - Claude PETITPIERRE - André POMARAT - Alix ROMERO - Marie-France SILLIERE - Jean SCHMITT - Patrick TIGOULET - Jean TURLIER.
- ◆ **METTEURS EN SCENE:** Tibor EGERVARI - Hubert GIGNOUX - René JAUNEAU - Pierre LEFEVRE - André STEIGER.
- ◆ **DECORATEURS:** Marie-Hélène BUTEL - Serge CREUZ - Roland DEVILLE.
- ◆ **MUSICIEN:** ANDRE ROOS (Directeur de la Musique).
- ◆ **SERVICE TECHNIQUE:** Directeur de scène: Michel VEILHAN ● Régie: Paul BRECHEISEN (1^{er} Régisseur) et Jean-Michel JUNG ● Costumes: Chef d'atelier: Nicole GALERNE; Tailleur: Raymond BLEGER; Atelier: Carmen BLEGER ● Peinture et accessoires: Chef d'atelier: Rolph DIETZ; Assistant: Gérard WEYDMANN ● Electricité: Edgar ERNST (1^{er} électricien) et Raymond BURGER ● Construction: Chef d'atelier: André PHILIPPON - Charles MATZ - Gérard VIX - Tapissier: André WIMMER - Chauffeur-machiniste: André RIEMER.

ECOLE SUPERIEURE D'ART DRAMATIQUE

Direction: Pierre LEFEVRE

- ◆ **COURS DE JEU:** Interprétation: Didier BERAUD - Tibor EGERVARI - Hubert GIGNOUX - René JAUNEAU - Gaston JUNG - Raymonde LECOMTE - Pierre LEFEVRE - Claude PETITPIERRE - André POMARAT - André STEIGER ● Voix et chant: André ROOS ● Diction: Raymonde LECOMTE - Dina LEVY ● Danse et éducation corporelle: Barbara GOODWIN ● Escrime: Maître BOUZY ● Judo: Fernand SIMON.
- ◆ **COURS TECHNIQUE:** Scénographie: Tibor EGERVARI ● Mise en scène: Pierre LEFEVRE ● Décoration: Serge CREUZ - Roland DEVILLE ● Peinture et modelage: Marcel SCHWARZ ● Littérature: André TUBEUF ● Documentation: Jacques BORN - Gaston JUNG ● Dessin technique: Pierre-Samuel LEROUX ● Radio (avec autorisation spéciale de l'O.R.T.F.): Arnaud TENEZE.

BIBLIOGRAPHIE

Emmanuel Roblès:

- «Les Hauteurs de la Ville», Seuil 1945 (Prix Fémina)
- «Montserrat», Seuil (Prix du Portique 1948)
- «Les Couteaux», Seuil 1956
- «L'Homme d'Avril», Nouvelles, Seuil 1959
- «La Vérité est Morte», Seuil
- «L'Horloge» suivi de «Porfirio», Seuil
- «Le Vésuve», Seuil 1961
- «Fédérica», Seuil
- «La Remontée du Fleuve», Seuil 1964
- «La Mort en Face», Nouvelles, Seuil



- Francis Ambrière : «Montserrat», La Galerie Dramatique, Corrèa, 1949.
- Marie-Jeanne Royer : «Roblès et Montserrat», Revue d'Alger, Juin 1957.
- Arturo Serrano Plaja : «Montserrat et les Majorités», et Louis Foucher, «Roblès et Montserrat», in Revue SIMOUN N° 30, Décembre 1959 (numéro spécial consacré à E. Roblès avec la collaboration d'A. Camus, Jean Cayrol, Mouloud Feraoun, Dominique Rolin et Ramon Sender).
- Mario Sacramento : «O Teatro de Emmanuel Roblès», in «Ensaio de Domingo», Coimbra, 1959.
- Luc André : «Montserrat», fiche pédagogique, Ed. Peuple et Culture, Paris 1960.
- Georges-Albert Astre : «Montserrat ou la chance de l'Homme», Postface à «Montserrat», Le Seuil, Paris 1954.